

## Intervention



# Deux expositions Belzile et Page

Chantal Gaudreau

Numéro 7, 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/57591ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Intervention

ISSN

0705-1972 (imprimé)

1923-256X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gaudreau, C. (1980). Deux expositions : Belzile et Page. *Intervention*, (7), 48–49.

# deux expositions

## Belzile et Page

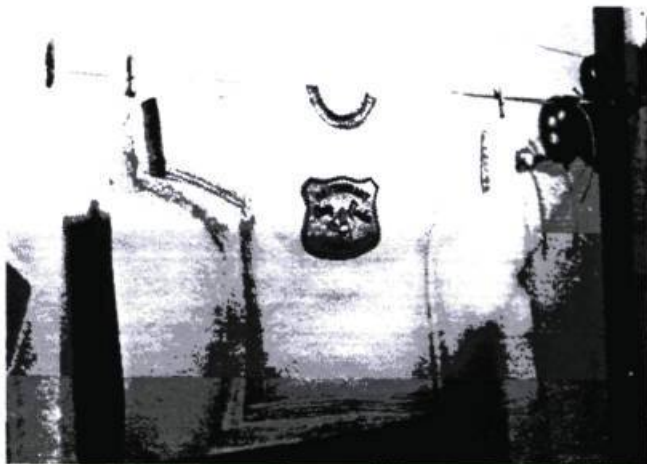


### BEAU TEMPS POUR ÉTENDRE

En novembre dernier, l'A.R.G. s'est transformé en lavoir; des cordes à linges ont été tendues et Louise Belzile y exposait sans pudeur et sans prétention sa lessive... pourquoi pas! Cette exposition présentée sur un ton nettement joyeux, amène un brin d'humour dans le discours un peu sévère de notre gravure. Car, comme le fait si justement remarquer Gilles Daigneault, «même si elle n'est âgée que d'une vingtaine d'année, la gravure québécoise apparaît souvent bien sage, et il n'est pas mauvais qu'on la secoue un peu à l'occasion pour l'empêcher de s'installer si tôt dans un certain conformisme.»

«**Beau Temps pour étendre**, écrit Louise Belzile, est l'aboutissement d'une recherche sur la technique du gaufrage ou embossement. Ce procédé consiste à emboutir un objet dans une feuille de papier, / ici ce sont des vêtements. / Ainsi le papier garde en mémoire les contours de l'objet, les accidents de sa surface, / boucles, boutons, coutures, plis... / et les textures de sa matière / laine, toile, dentelle... / L'embossement devient en quelque sorte un fantôme de l'objet initial. Des interventions permettent de renforcer ou d'atténuer les contours du gaufrage, d'accentuer ou de nier les accidents de sa surface ou encore d'exagérer ou d'annuler ses textures.»

Un art fait par des femmes certes! mais qui ne s'adresse pas exclusivement aux femmes. Ainsi peut-on introduire les deux expositions présentées l'une, par le graveur Louise Belzile et l'autre, par le sculpteur Louise Page. Deux artistes qui engagent leur discours plastique dans des voies différentes mais qui se rejoignent au sens où elles privilégient dans leur recherche respective une approche technique nouvelle de leur médium, un traitement plastique différent des formes, l'aspect environnemental de leurs oeuvres et un certain abandon des préoccupations esthétiques.



La démarche de Louise Belzile n'est pas sans lien de parenté avec cette tendance contemporaine de l'art qui, par l'utilisation systématique des objets empiriques (accessoires usuels et objet banals de l'environnement moderne) récuse les valeurs artistiques traditionnelles, tente de sortir l'art du carcan des catégories et transforme son langage. À l'instar des «ready-mades» audacieux de Marcel Duchamp (encore et toujours lui) nous avons appris que l'art pouvait jaillir directement du monde des objets sans qu'il soit nécessaire de le traduire dans l'espace rétinien de la toile. Louise Belzile n'abandonne pas le cadre pictural, mais l'objet qu'elle utilise perd graduellement de sa réalité première pour générer, à la fin du processus de re-actualisation, un objet «autre» mais qui conserve en définitive tous les attributs (dimension, forme, texture, couleur) qui le définissent et le nomment dans sa vraie nature/fonction. En plus, la technique du gaufrage fait ressortir littéralement l'objet de son cadre bi-dimensionnel (lieu privilégié de la représentation) en lui restituant une partie légitime de sa troisième dimension. Le processus de re-constitution de l'objet est ici achevé par l'insertion de ce double (ce «fantôme» d'objet) dans un environnement qui recrée son lieu habituel. Confrontation «qui accentue l'ambiguïté créée par la présence invisible de l'objet de référence dans son double» confirme Louise Belzile.

On sait que chez le graveur, l'oeuvre apparaît comme le patient résultat d'une technique, d'un savoir qui nécessite des années d'apprentissage... Louis Belzile a fait elle aussi ses classes, mais sa démarche actuelle sort des sentiers officiels de la gravure et apparaît comme une sorte de négation de cette technique élaborée (du moins pour la présente exposition). «**Beau temps pour étendre**» n'a pas de prétention au niveau de l'objet en tant que tel et son discours ne s'embarasse pas de préoccupations d'ordre esthétique ou sociale ou féministe... etc. Ici l'objet sert de prétexte à une amorce de réflexion sur l'art, sur l'illusion de l'objet d'art. Certains auront vu dans «**Beau temps pour étendre**» une illustration de l'enfermement des femmes (esclaves du lavage, des travaux ménagers), une contestation, par le langage de l'évidence, du rôle traditionnel de la femme. La démarche de Louise Belzile ne s'oriente pas en regard d'une certaine problématique liée au mouvement féministe en art, et, de ses propos, il ressort qu'elle ne souhaite pas enfermer sa production à l'intérieur d'un domaine réservé aux femmes.

#### LA VISITE QUI COLLE

En ce début d'année, Louise Page a jugé bon de sortir «**La famille Robuche**» de la métropole... Elle s'est installée avec tout son monde à l'Atelier d'André Bécot.

«**La visite qui colle**» regroupe une vingtaine de personnages (de type ronde-bosse) qui tirent leurs formes de l'uréthane, matériau utilisé dans la construction comme isolant. La découverte de ce matériau a permis à Louise Page d'explorer un champ nouveau de possibilités dans l'expression des formes «organiques» et grâce à la grande malléabilité du matériau, par jeux de manipulations rapides, elle construit son personnage de façon impulsive, sans être gênée par des préoccupations esthétiques. En ce sens, son travail s'attarde plus à mettre en évidence les qualités expressives. Ces personnages, comme elle le décrit, «se situent entre le concret et l'abstrait, entre le connu et le ressenti» (sic). Leur spécificité tient principalement dans cette sorte de revirement, cette projection du dedans vers l'extérieur: manifestation d'un état psychique et/ou physique, d'un certain «feeling» provoqué par des pressions sociales et/ou émotionnelles, d'une difficulté d'être, d'un malaise de vivre...

«**La visite qui colle**» nous amène à circuler à travers (pour ne pas dire à l'intérieur) d'étranges personnages aux allures patibulaires prenant d'assaut tout l'espace: qui, moulés immuablement «dans» leur chaise, artiste, intellectuel incapables de produire, léthargiques, braqués devant un téléviseur qui transmet... ou devant une table à dessin en attente de... qui, collés au mur, jeune disco dopé, blasé, aux yeux-miroir-reflétant-le-vide, flûtiste mauve, tripant, agglutiné dans sa musique... qui, derrière sa vitrine, ménagère-esclave-opprimée agresse le passant dans la rue... qui, rivé au plafond, mâle-phalo, bandé sur sa rose-femme-touffe-blonde...

«L'observateur est ainsi observé d'un lieu où en général, son attention n'est pas spontanément dirigée». Cette utilisation «anormale» de l'espace permet de mettre en évidence certains traits de caractères de l'un ou de l'autre de ces personnages et de «créer une présence attirante, dérangement, de cette visite dont tout un chacun sait que «ça colle» toujours quand justement ça dérange.» (sic)



Les sculptures anthropomorphiques (colorées d'une éblouissante façon et, ce n'est pas toujours en rose pâle) les sculptures donc, qui composent cette étrange galerie ne sont pas toutes d'égales forces: certains personnages dominant et assaillent littéralement la personnalité plus effacée de leurs voisins, de sorte que leur présence est éclipsée, et même si une unité thématique sous-tend cette représentation visuelle, il n'est resté pas moins que de nombreuses pièces trouvent difficilement à s'intégrer à l'ensemble. Cette exposition amuse, agresse, surprend, repousse, mais son «donner à voir» reste néanmoins assez limité. La démarche de Louise Page, son langage plastique, ses propositions qui nous confrontent avec un contemporain névrosé, écrasé, nous amène à faire le constat d'une réalité sociale aliénante. Cependant, une fois passé le moment d'étonnement ou de désarroi que provoque une telle rencontre, on ne peut pas conclure que ce genre de création provoque, sur le plan plastique, ou réflexif ou critique, un changement dans le cours des choses...

chantal gaudreau